
Rencontre avec Mary Daly

En juin 1984 eut lieu, à Londres, la première foire féministe internationale du livre. De nombreuses écrivaines étaient présentes : Adrienne Rich, Mary Daly, Audre Lorde, Nicole Brossard. D'autres avaient été annoncées, d'autres non. Ainsi, au hasard d'un stand, rencontrait-on Dacia Maraini, Jeanne Favret-Saada, Marilyn Hacker ou Joan Shenckar (auteure de théâtre américaine, encore inconnue en France et que me présenta Monique Wittig en 1979).

Mary Daly, rencontrée à Montréal lors du Colloque sur *l'émergence d'une culture au féminin*, voulut bien accorder à *Vlasta* une conversation. Je ne saurais parler d'entretien mais plutôt de propos prolongeant ceux que nous avons précédemment tenus dans les restaurants ou les rues.

La sortie du dernier livre de Mary Daly *Pure Lust* (titre à coup sûr alléchant dans la sado-société où nous vivons) mérite d'être signalée en France où l'on attend encore vainement la traduction de ses deux livres les plus importants, *Beyond God the Father* et *Gyn/Ecology*.

Avant de donner la parole à Mary Daly, il convient d'avertir ses futures lectrices françaises que ses perceptions sont parfois si aiguës, pénétrantes, trans/perçantes, ré/voltantes qu'elles ont irrité, dérouteré des femmes non seulement moins visionnaires mais dont l'imaginaire est définitivement castré, pollué par la réalité environnante.

Mary Daly fut l'une des premières à s'indigner (cf. *Gyn/Ecology*, ouvrage de cinq cents pages) des effets dévastateurs sur la catégorie socio-sexuée féminine de la domination de la catégorie socio-sexuée masculine. Son état des dégâts est impressionnant.

Dans *Pure lust*, elle va plus loin, elle passe outre les dommages. N'oubliant pas qu'elle est théologienne et informée du fait que la femme n'a pas d'âme (version deux, pas d'inconscient, version trois, pas d'imaginaire), force lui est de constater (et nous avec elle) que les femmes n'appartiennent aucunement à la communauté conceptuelle et morale de l'humanité, qu'elles ne peuvent y exercer aucun contrôle ni même y tenter une incursion. Ainsi en ayant décidé la grande machination phallique.

Mais Mary Daly se joue de ce qui EST. Elle IMAGINE (ah les images...) Et en mauvaise (*wicked*) et indue forme, elle attaque l'hégémonie de l'énonciation masculine, détourne le patrimoine lexical et grammatical de l'homo dit sapiens et, faisant preuve d'autant d'humour que de vision, elle produit, à partir des mots existants, ses propres concepts. Erudite et courageuse, elle anéantit le champ de vision (disons plutôt, de visées) délimité par l'arrogance du masculin, devenant de la sorte immédiatement « in-concevable » pour eux et garante, pour nous, d'une haute capacité de CONCEPTION. Elle nettoye les mots de leurs strates de significations nécrophiliques et les mue en puissants moteurs biophysiques : lesquels, produisant de nouvelles associations sémantiques — souvent aussi joyeuses à l'œil qu'à l'oreille — génèrent un nouvel imaginaire social, une nouvelle communauté de valeurs symboliques.

Elle met à nu, en fait, le fonctionnement énonciatif (pour reprendre la formule de Marcelle Marini) lié à la praxis et, usant des possibilités du « reversal », elle montre comment la femme peut et doit devenir productrice-créatrice de culture. Laquelle, pour l'heure, n'est que sienne. Et donc nulle et non a(d)venue pour le groupe qui veut à lui seul symboliser la totalité de l'expérience humaine.

Notre conversation à Londres, brève, ne rend pas justice à la richesse de *Pure Lust*, à l'euphorie qu'engendre sa lecture. Du moins permet-elle à Mary Daly de balayer certaines équivoques.

Michèle Causse. Chacun des chapitres de votre dernier livre commence par un mot, classiquement défini par le dictionnaire et ensuite défini par vous. Selon un processus que vous appelez « Nommer : lutter contre le verbicide. Nommer : à l'inverse d'étiqueter, est une analyse émotionnelle permanente. » Ainsi de deux exemples particulièrement heureux :

Eyebite : *obsolete, rare, to bewitch with the eye* (Oxford Eng. Dict.)

Eyebite/I-bite : *to be-witch with the eye* dans le nouveau WEBSTER FIRST NEW INTERGALACTIC WICKEDARY OF THE ENGLISH LANGUAGE.

Vous donnez ainsi un modèle non seulement de vos jeux sémantiques mais de ce que vous appelez vos « mantic powers », à savoir prophétiques, relatifs à la faculté de divination.

Mary Daly. Oui, je crois à la créativité parthénogénétique, à savoir celle qui renverse les « renversements » des assertions et théories masculines. Il ne s'agit que de dé/polluer, rendre forme à ce qui fut dé/formé. Je ne puis que constater à quel point verbicide et gynocide coïncident.

Une lectrice à l'obscur de vos précédents ouvrages peut-elle entrer de plain-pied dans celui-ci ? Après tout, *Pure Lust* est un aboutissement, le résultat de tout un processus mental que l'on suit avec vous dans les ouvrages précédents...

Il n'est pas nécessaire de comprendre TOUT ce qu'on lit. Une femme peut très bien commencer par mon dernier volume et ensuite lire les autres. Logiquement, vous avez raison, mais en réalité la lecture adviendra sans que les femmes aient entendu parler des livres précédents.

Vous considérez-vous comme une auteure difficile à lire ?

Oh, oui, c'est sûr, non seulement à cause des nouveaux concepts mais parce que ce genre de livre évolue dans un autre espace/temps. Il présente un biorythme différent, des ondes cérébrales différentes, et certains passages doivent être lus à haute voix pour être compris. Pour moi, de même qu'il n'y a pas de dichotomie entre prose et poésie, il n'y en a pas entre poésie et philosophie. La chair crée le mot. Et inversement.

Oui, mais quelles connotations peuvent mettre les lectrices sous vos mots si la mémoire est la faculté la plus mutilée ?

J'ai lu un ouvrage intitulé *Metamorphosis*. L'auteur met en évidence le fait que les catégories adultes ne peuvent contenir les souvenirs d'enfance strictement liés au toucher et à l'odeur. Il n'y a pas de mots pour cela. Nos mots sont liés au visuel et à l'auditif. Par exemple, je suis supposée me souvenir de mon premier jour d'école, etc.

Mais ces souvenirs « sensuels » sont déjà inscrits dans un contexte patriarcal, des structures déjà déformantes. Dès lors, quel sens donner au mot souvenir ? Vous-même écrivez : « an Elemental Female Tradition within patriarchal structures is unconceivable ».

Une lectrice m'a demandé : « Voulez-vous dire mémoire ou imagination ? » Pour moi, il n'y a pas de différence. Elle ne comprenait pas que cela puisse être la même chose. Que je puisse parler de la mémoire du futur. Pourquoi dichotomiser ? Le temps change quand on touche aux autres dimensions de la perception. Vous et moi en ce moment créons une mémoire future.

Je réitère ma réserve quant à la pollution du contexte.

Oui, vous avez raison.

□ L'une de ces expériences que vous appelleriez « mémoire du futur » est, à l'âge de cinq ans, d'avoir pénétré dans une chambre remplie de livres, aperçu une silhouette penchée sur un bureau et avoir vu immédiatement ma vie future. Sans hésitation possible.

□ (*faisant un bond*) Comme c'est curieux, l'une des plus profondes expériences de ma vie est celle d'un rêve : une chambre remplie de livres, une chambre ruisselante de couleurs. Et je me souviens m'être dit « ceci est mon monde ».

□ Vous êtes une auteure qui vivifie et « empowers » les femmes mais l'on vous reproche votre approche naturaliste des sexes, votre dichotomie de l'espèce, de croire à une « essence » du féminin.

□ Oui, je sais, dans *Pure Lust* je parle du concept de l'espèce et j'explique qu'il est totalement obsolète. Il n'est pas possible par exemple de dire que Henry Kissinger et Monique Wittig ou Nicole Brossard appartiennent à la même espèce. Je ne dis pas qu'il existe deux espèces : les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Je dis que la plupart des hommes sont des nécrophiles mais ceux qui choisissent la vie deviennent une espèce distincte. Plus on crée, plus on invente, plus on s'individualise et devient unique, plus, paradoxalement, est grand le pouvoir de communication avec autrui. Or le paradigme du patriarcat c'est l'homogénéité, le Même : mêmes vies, bureaux, hôtels, mêmes maisons, même humanité. Ainsi, nous, rebelles, tendons-nous à devenir, chacune, une espèce différente. Ceux qui veulent détruire la vie, la terre, peuvent — s'ils le veulent — s'attribuer le nom d'espèce humaine, ceux qui choisissent la vie, eux, sont « angéliques ». Dans la tradition ancienne, les anges étaient des « étants » d'une intelligence puissante. Les Chrétiens en ont fait de doux chérubins. Les anges communiquaient intuitivement, par millions, et chacun constituait une espèce. Le concept d'espèce tel que nous l'utilisons aujourd'hui est bon pour les musées.

Je pourrais dire que la « Connaissance est au Savoir élémental ce qu'est une prothèse par rapport à un membre sain et naturel du corps ».

Autrement dit, la question du sexe des anges n'a jamais été pertinente ?

Exact. On a fait de l'ange le symbole du bisexuel. Non. C'est beaucoup plus complexe. J'ai passé dix ans à Fribourg à étudier en grand détail les anges et St Thomas d'Aquin. L'origine des anges se retrouve dans la philosophie arabe. On apprend là comment ils communiquaient et se parlaient. Le concept important est celui d'individualité, de spiritualité, d'êtres spirituels mais non désincarnés. A ne rapprocher ni du computer ni de Ghandi qui a déformé le concept de spiritualité en écrasant la matière, en éloignant la femme « impure ». Pour moi le mot *be-longing*, par exemple, est tout différent du mot *belonging*, appartenir (qu'il signifie être acceptée par un homme ou une académie). Le *be-longing*, c'est l'aspiration à être, le bonheur de l'esprit, l'apprentissage de la lumière. To *be-long* c'est la concupiscence (*lust*) de cette activité de l'esprit qui donne le bonheur. A ne pas confondre avec la joie, émotion passagère. Le bonheur est une activité de l'esprit, un de-venir. Quand notre *daemonia* est près de nous, alors c'est la création, le bonheur.

Vous avez toujours beaucoup insisté sur la distinction à opérer entre le verbe *be-ing* et le nom, statique, *being*.

Oui, *be-ing* c'est le mouvement en spirale, non linéaire. C'est la participation au cosmos qui est tout entier *be-ing* et que l'on essaie d'écraser, d'aplatir, de réduire en choses. Voir ce que le patriarcat a fait des femmes. Tout a été réifié, rendu statique.

Dans votre livre, vous semblez revenir sur la métaphore et lui donner une importance exceptionnelle.

Suzanne Léger a écrit *Philosophy in a new key*. Elle parle des symboles et des métaphores et prévoit que

dans quelques décennies il y aura une nouvelle philosophie qui utilisera des symboles. Mais le mot ne me satisfait pas, il sonne mort. Par exemple le crucifix est un symbole, la métaphore, elle, n'est pas une figure de style, elle brise tout un système de pensée, la logique courante. Un enfant qui entre dans une pièce et déclare « je suis un gros ours » fait voler en éclats la logique. On peut entrer ou non dans son monde. Moi, par exemple, je prends la hache à double tranchant et je dis « *Pure lust is a labrys* ». Le titre même est à double tranchant. La métaphore est pour moi un symbole vivant. Elle vient du grec *meta* : derrière, au-delà, et *pherein* porter. La métaphore est un symbole qui bouge. Mais la métaphore, tout comme les femmes, a été domptée, matée. Il y a eu une politique sexuelle du « fading » : voir ce qui est arrivé aux mots *spinster*, *hag*, *glamour*, etc. Tous ces mots ont été « faded » comme les femmes, mais au fur et à mesure que nous redevons plus vivantes, les mots le redeviennent aussi. Quand les femmes auront surmonté le verbicide, elles auront mis fin au gynocide. Il y a une profonde connexion entre notre devenir vivantes et le devenir vivant des mots. Les mots sont sauvages. Si j'ouvre un dictionnaire, je m'aperçois qu'un mot a huit significations, je n'en connaissais que deux. La langue est beaucoup plus riche que nous ne l'imaginons. Certaines significations des mots, « l'archè », ont été perdues. Mais il en reste tout de même beaucoup dans les dictionnaires. Les *racines* sont riches.

□ Si l'on excepte le fait que les dictionnaires suppriment des mots ou altèrent des faits. Par exemple *Vlasta*, qui est une héroïne *historique* bien connue, dans l'ultime dictionnaire est devenue une *légende*. Or ce procédé d'« *erasure* » est trop commun dans le patriarcat. Jusqu'à faire aussi des amazones des créatures mythiques.

□ Que voulez-vous attendre d'un dictionnaire patriarcal ? Oui, cela peut nous rendre furieuses. Mon dictionnaire à moi, *WICKEDARY*, sera fait avec des